

## La fiction de l'Amérique dans l'essai contemporain : Pierre Vadeboncœur et Jean Larose

Benoît Melançon

---

L'Amérique de la littérature québécoise  
Volume 26, numéro 2, automne 1990

URI : [id.erudit.org/iderudit/035812ar](http://id.erudit.org/iderudit/035812ar)

DOI : [10.7202/035812ar](https://doi.org/10.7202/035812ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN 0014-2085 (imprimé)  
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Benoît Melançon "La fiction de l'Amérique dans l'essai  
contemporain : Pierre Vadeboncœur et Jean Larose." *Études  
françaises* 262 (1990): 31–39. DOI : [10.7202/035812ar](https://doi.org/10.7202/035812ar)

---

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de  
Montréal, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services  
d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous  
pouvez consulter en ligne. [[https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-  
dutilisation/](https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/)]

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université  
de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour  
mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# La fiction de l'Amérique dans l'essai contemporain : Pierre Vadeboncœur et Jean Larose

BENOÎT MELANÇON

«Je ne suis jamais allé à New York, ce n'est pourtant pas loin. [...] J'ai vu l'Europe et un peu de l'Asie avant l'Amérique. J'étais un colonisé inconscient de l'être, un fanatique des vieux pays. Comme beaucoup d'autres<sup>1</sup>.» Cette déclaration du personnage de Bob dans le dernier roman de Pierre Filion n'a rien à voir explicitement avec l'essai littéraire; il n'empêche que l'on peut y saisir plusieurs des éléments à partir desquels organiser une lecture des textes essayistiques québécois dans leur rapport à l'autre américain: on y trouve une équivalence entre les États-Unis (New York) et l'Amérique; malgré sa proximité («ce n'est pourtant pas loin»), le pays voisin reste mal connu; l'Amérique ne peut être comprise sans que soit pensée concurrentement, et parfois jusqu'au fanatisme, l'Europe. Il est possible de

1. Pierre Filion, *Lux*, Montréal, Leméac, 1989, p. 46.

réfléchir à ces aspects du rapport à l'Amérique à partir de deux recueils d'essais récents : les *Trois essais sur l'insignifiance*<sup>2</sup> de Pierre Vadeboncœur et *la Petite Noirceur*<sup>3</sup> de Jean Larose.

Le projet de Pierre Vadeboncœur dans ses *Trois essais sur l'insignifiance* est d'avoir «une bonne fois», et pour son «propre compte», une «explication» avec «la civilisation typiquement américaine» (p. 94), car il veut comprendre pourquoi celle-ci se situe «hors du sens» (p. 29), là où règnent «l'inculture» (p. 13) et la «barbarie» (p. 25). Lui qui s'était déjà penché sur le syndicalisme américain<sup>4</sup> et sur les liens politiques du Québec et des États-Unis<sup>5</sup>, aborde ici la civilisation américaine «du point de vue de l'art» (p. 69). Trois objets sont soumis à sa prose : le roman *Le facteur sonne toujours deux fois* de James Cain paru en 1934<sup>6</sup>, l'exposition *The Dinner Party* de Judy Chicago et quelque pages du *Journal* de l'année 1933 de Julien Green. Pour Vadeboncœur, «une chute [...] s'est produite dans le monde, silencieusement, celle de la culture» (p. 20). L'Amérique est le lieu de cette chute, et les exemples choisis, «si différents soient-ils», obéissent à «une loi unique : la pensée, qui par nature devrait commander quelque chose, abdique au contraire au profit du règne de l'aléa» (p. 106).

Lors de la parution des *Trois essais*, la presse n'a pas manqué de pourfendre l'anti-américanisme de Vadeboncœur. Dans le magazine *Nuit blanche*, Marc Chabot lui reproche son opposition manichéenne de l'Europe et de l'Amérique, avant de se demander, tout en laissant sous-entendre la réponse : «mais où est l'insignifiance?»<sup>7</sup> Laurent-Michel Vacher, dans *Spirale*, est beaucoup plus violent. L'«unique sujet» du recueil, qui est

la dénonciation de la modernité, s'y déploie en une caricature si ignorante, si excessive, si grimaçante, si aveuglement partielle de l'Amérique, que seule une haine obsessionnelle peut l'expliquer. Vieille haine, d'ailleurs, archiconnue : la haine religieuse contre le «monde»

2. Montréal, l'Hexagone, 1983, 114 p.; suivis d'une *Lettre à la France*, Paris, Albin Michel, 1983.

3. Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1987, 203 p.

4. «Projection du syndicalisme américain», *Écrits du Canada français*, 9, 1961, p. 149-259; repris dans *la Ligne du risque*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Constantes», 4, 1963 et 1977.

5. Dans *Un génocide en douce*, Montréal, l'Hexagone/Parti pris, 1976, 190 p. Rendant compte de ce livre en 1977, André Belleau distingue l'idéologie — «l'univers manichéen de ce néo-messianisme» (p. 145) et la «vision crépusculaire du monde» (p. 147) de son auteur — du «récit» que livre Vadeboncœur — «un certain langage mythique fait mine de parler de politique» (p. 146) (repris dans *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, Montréal, Primeur, coll. «L'échiquier», 1984).

6. Jean-Pierre Roy a répondu à la lecture de ce roman dans «Pierre Vadeboncœur et le roman américain», *le Devoir*, 11 juin 1983, p. 21. Robert Vigneault croit que Cain, dans les *Trois essais*, n'est qu'une «référence», pas un «réfèrent» : «le roman est bientôt dévoré par la fiction de l'essai» («L'essai, cette passion du sens», *Lettres québécoises*, 31, automne 1983, p. 66).

7. *Nuit blanche*, 9, printemps-été 1983, p. 6.

et ses pompes sataniques. [...] L'incompréhension est totale, puisque M. Vadebonœur hait la modernité de tout son être<sup>8</sup>.

Ces lectures ne sont certes pas les seules qu'on ait pu entendre en 1983, mais elles ont l'avantage de pointer les principaux enjeux du débat : la méconnaissance qu'aurait Vadebonœur de la culture américaine, le dualisme de sa pensée, le simplisme du contraste de l'Europe et de l'Amérique, le refus du matérialisme. Il paraît cependant possible, à partir de ces mêmes éléments, de suggérer une autre lecture des *Trois essais sur l'insignifiance*, lecture qui ne reposerait pas cette fois sur le sujet explicitement traité, mais sur le statut qui lui est conféré par le recours aux divers registres de l'essai et sur l'insertion de ce recueil dans la totalité des écrits de l'essayiste. Il ne s'agit pas de contester la négativité sans faille de l'image de l'Amérique chez Vadebonœur — celle-ci est une évidence<sup>9</sup> —, mais de l'inscrire dans un contexte plus large, et de souligner par le fait même que tout essai littéraire n'est pas que l'élaboration d'un discours démonstratif.

Une première réflexion s'impose, qui porte sur la tension générique qui donne aux *Trois essais* une partie de leur singularité. Classés comme *essais* en 1983, puis plus tard comme *essais philosophiques*<sup>10</sup>, les trois textes relèvent aussi de la littérature morale et du pamphlet, ce qui est fréquent dans les œuvres de Vadebonœur, toujours traversées qu'elles sont par une telle tension<sup>11</sup>. Cette diversité des registres pratiqués ne peut qu'influencer la conception de l'Amérique de Vadebonœur. L'écriture pamphlétaire, maximaliste par nature<sup>12</sup>, ne s'encombre pas de nuances : les personnages de Cain ne sont que des « bestioles » (p. 39) faisant partie d'une « faune malfaisante » (p. 41) et la société américaine est « ruminante » (p. 96). Ce registre est celui de la « détestation » (p. 81 et 94), du jugement radical et de la vision apocalyptique. Parallèlement à ce régime maximaliste, s'élabore la pratique du moraliste : une bonne partie du recueil vise à opposer un « monde moral » (p. 113) à l'« indistinction » (p. 63) ou à l'« interchangeabilité » (p. 64) des valeurs qui caractérise l'« inculture » américaine, et astreint Vadebonœur à une *pesée* des valeurs et à leur comparaison. L'essayiste, enfin, crée — la définition de l'essai qui suit est empruntée

8. « Don Quichotte contre le Mal moderne », *Spirale*, 33, avril 1983, p. 7.

9. Les timides nuances des p. 30-31 et 81 n'ont peut-être pour but que de justifier la règle par l'exception.

10. *Essais inactuels*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1987, p. [2].

11. Deux exemples : dans *Un amour libre* (Montréal, Hurtubise HMH, 1970), Vadebonœur déclare : « Je relis aujourd'hui cette espèce de *journal* court et un peu transposé. Je souhaite que ces *souvenirs* tombent sous les yeux de personnes qui ne sont point suffisantes : ce seront sans doute surtout des femmes » (Note liminaire. Nous soulignons.) ; il considère « La Pierre » comme un « quasi-récit » (*Essais inactuels*, p. 117).

12. Voir Marc Angenot, *la Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, coll. « Langages et sociétés », 1982, p. 263. Ce registre n'est pas celui de la polémique (comme le juge Robert Vigneault dans « L'essai, cette passion du sens »), car l'adversaire ponctuel est subordonné dans les *Trois essais* aux attaques contre le « mal ».

à Vadeboncœur lui-même dans *l'Absence* — «une œuvre qui, par le moyen de réponses censées réduire l'inconnu et le mystère, suggère primordialement des réponses énigmatiques. Et puis ce ne sont pas des réponses, c'est plutôt un contact. Mais un contact lui-même inexprimable<sup>13</sup>». Une pensée se déploie sous les yeux du lecteur<sup>14</sup> — ce qui est bien un des traits de l'essai littéraire —, et elle n'a de comptes à rendre qu'à elle-même. On notera, dans le même ordre d'idée, que les sujets initiaux de Vadeboncœur très souvent disparaissent du contenu explicite des essais<sup>15</sup>, comme s'ils n'étaient que prétexte à une pensée plus large, qui porterait sur tout autre chose que l'Amérique.

Pamphlétaire, moraliste et essayiste, Vadeboncœur se crée un être de fiction, sinon trois, répondant au nom d'Amérique<sup>16</sup>. Lui qui a «l'habitude et le besoin de "penser contre"», pour reprendre une expression de Gilles Marcotte<sup>17</sup>, a choisi de penser ici contre l'Amérique. La référence à une quelconque réalité est alors sans grande consistance; on en donnera comme preuve le fait que l'écrivain a choisi, dans deux essais sur trois, de traiter des corpus éloignés de l'actualité. Les registres dans lesquels il s'exprime ne s'encombrent pas de la démonstration. Les *Trois essais sur l'insignifiance* ne sont pas une thèse, ils n'ont rien de systématique<sup>18</sup>; les juger selon la pertinence de leur contenu, c'est ne retenir des textes que l'information qu'ils véhiculent sans tenir compte de la façon dont elle est véhiculée.

Plus déterminante que l'Amérique elle-même est la structure de pensée dans laquelle elle vient s'inscrire. On peut dire que la pratique de Pierre Vadeboncœur depuis les années soixante-dix, et particulièrement dans ses livres les plus importants, dont *les Deux Royaumes* (1978), vient s'appuyer sur un constant dualisme, dualisme dont les

13. *L'Absence. Essai à la deuxième personne*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 93.

14. Ainsi que le faisait remarquer Pierre Quesnel dans «Le mal américain, ou la mort de la pensée», *le Devoir*, 19 mars 1983, p. 23. Les marques textuelles du caractère ouvert de l'essai sont nombreuses: «Ce problème n'est pas clair» (p. 11), «je m'avance beaucoup» (p. 25), «je n'ai pas encore réponse» (p. 48).

15. C'est particulièrement vrai du chapitre consacré à *The Dinner Party*, où l'Amérique n'est abordée que dans les dernières pages. Sur ce chapitre en particulier, on verra Rose Marie Arbour, «Vadeboncœur et le féminisme», *Possibles*, 8: 1, 1983, p. 181-189.

16. Dans les *Essais inactuels*, il déclare que «la France est pour [lui] un être personnalisé» (p. 126).

17. «Trois essais sur le bon vieux temps», *l'Actualité*, juin 1983, p. 104.

18. C'est la position de Gilles Marcotte: «Un écrivain qui s'expose de façon si évidente à la critique et à la réfutation doit avoir des ressources qu'une lecture trop simple ne découvre pas» («Trois essais sur le bon vieux temps», p. 105). Pour des exemples du refus des systèmes chez Vadeboncœur, voir Laurent Mailhot, avec la collaboration de Benoît Melançon, *Essais québécois 1837-1983. Anthologie littéraire*, Montréal, HMH, coll. «Cahiers du Québec. Textes et documents littéraires», 79, 1984, p. 263 et p. 286, ou les *Essais inactuels*: «Pour moi les systèmes ne sont plus rien, et les idées spéculatives, plus grand-chose. Depuis plusieurs années je me libère, par un mouvement sans cesse le même. La direction en est toujours pareille: le cérébral, délaissé — malgré ce que je laisse paraître» (p. 163).

manifestations sont multiples<sup>19</sup>. «Mon âme, écrit-il dans les *Essais inactuels*, est collée sur l'invisible, comme une bouche, et le visible ne l'intéresse pas» (p. 176). Pour ce Vadeboncœur deuxième manière (pour faire bref), ce qui donne à l'art sa valeur, ce n'est pas une *faire* ou une *technique*, mais la parfaite adéquation de l'*âme* et de l'*œuvre*<sup>20</sup>. Dans une telle optique, l'intelligence de l'art est de pure communion: il s'agit d'expérimenter «directement par l'être», de pratiquer ce que Vadeboncœur appelle l'«intime appréhension<sup>21</sup>». Or, on peut émettre l'hypothèse que cette recherche préexiste à son objet, que celui-ci doit se plier à la lecture essayistique, et non l'inverse. Dans l'Amérique, Vadeboncœur cherche ce qu'il croit avoir déjà trouvé chez Simone Weil ou chez Camus, et non pas ce qui pourrait effectivement s'y trouver<sup>22</sup>. Sa recherche de l'*indicible*, de la *substance* ou de l'*insaisissable* — pour ne reprendre que quelques-unes des essences convoquées dans les *Essais inactuels*<sup>23</sup> — bute sur un objet, *The Dinner Party* par exemple, qui se suffit à lui-même, «expérience pure» (p. 92), «acte» sans profondeur (p. 106). Le matérialisme américain, tant dans son acception philosophique que courante, parce qu'il est un monisme pour l'essayiste, ne peut qu'être rejeté d'emblée: par nature, pourrait-on avancer, il est incompatible avec la pensée de Vadeboncœur. Une démonstration ne saurait se fonder sur une telle attitude; l'essai le peut, lui, car il se veut entière liberté tant avec les idées qu'avec leur expression.

Au royaume des essences, l'opposition de l'américaine et de l'euro-péenne est complète — et l'une n'existe que parce qu'y sont inversés les signes de l'autre (voir p. 101, par exemple). Dans ce contexte, on ne doit pas se surprendre de l'absence d'épaisseur de l'Amérique évoquée, combien allusivement, par Vadeboncœur. La plus claire illustration de son caractère «essentiel», on la trouve dans la constante obscurité qui entoure son référent. S'agit-il des seuls États-Unis? D'une conception de l'homme, de sa place dans un langage et dans un

19. Voir Robert Vigneault, «Pierre Vadeboncœur: la promotion littéraire du dualisme», dans *L'Essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, coll. «Archives des lettres canadiennes», VI, 1985, p. 761-781 et «L'essai, cette passion du sens»: la dualité forme «le thème idéal ou le centre affectif de ces trois essais» (p. 65). Pour Laurent-Michel Vacher, «cette machine de guerre exige la mise en scène d'un dualisme absolu: d'un côté le bien pur, défendu en toute humilité par le procureur Vadeboncœur, de l'autre le mal radical incarné dans l'exemple inouï de l'Amérique» («Don Quichotte contre le Mal moderne», p. 7).

20. Dans les *Trois essais*, Vadeboncœur dit de la culture qu'elle est «le culte de l'âme» (p. 47) et reproche à l'«Amérique moderne typique» de tourner son âme «vers le vide» (p. 98).

21. *Essais inactuels*, p. 177 et 115.

22. L'interprétation de Robert Vigneault va dans le même sens: «Force m'est de constater que la lecture de Cain n'aura servi qu'à réactiver, chez l'essayiste, des hantises antérieures au texte, déjà discernables, par exemple, dans les *Deux Royaumes*» («L'essai, cette passion du sens», p. 66).

23. Dans les *Trois essais*, on trouve: tragédie, esprit, noblesse, grandeur, altitude, absolu, transcendance, humanité, émotion — et, surtout, âme (voir p. 43-48, par exemple).

territoire? D'autre chose qu'un effet de miroir? Les *Trois essais sur l'insignifiance*, bien qu'ils n'abordent jamais ces questions de front, laissent en fait entendre qu'entre l'Amérique et les États-Unis, il y a une totale identité (voir p. 14, 30, 92). Ainsi, ce qui aurait pu être une idée l'estée d'histoire, celle qui va des découvreurs du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui, se ramène à un territoire privé de temporalité. Il importe de noter cette totale réduction des États-Unis, qui est en fait une contremythification : l'Amérique n'existe que comme image renversée de l'Europe. Le problème que cette réduction pose est textuel. La pensée de Vadeboncoeur naît d'un réseau de dichotomies entre l'indicible et le matériel, la culture et la «non-culture» (p. 32), l'Amérique et l'Europe, mais la différenciation de l'Amérique et des États-Unis lui fait défaut.

Dans *la Petite Noirceur* de Jean Larose, l'opposition entre l'Amérique et l'Europe est également présente, mais dans une perspective radicalement neuve, car l'auteur prend soin de distinguer — sans systématiser toutefois cette distinction — les États-Unis, puissance politique et culturelle qu'il désigne le plus souvent par les trois lettres USA, de l'Amérique, territoire historiquement déterminé et lieu de langage<sup>24</sup>. Une telle entreprise n'est pas du même ordre, il faut le souligner, que la simple ouverture de l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud. L'Amérique n'est pas pour Larose une extension territoriale d'un vieux concept, mais le nom même qui fonde ce territoire. Il n'est pas sans intérêt que ceci se construise là où le propos explicite n'est pas d'abord la culture étasunienne. Il y a bien des remarques ponctuelles sur les États-Unis chez Larose, comme il y en a sur le Québec ou la France, mais le plus grand intérêt de son recueil n'est pas là. Le fondement de «notre point de vue américain» (p. 104), de «notre autre identité, l'américaine» (p. 136), et le rapport du Québec à «l'Amérique» (les guillemets sont de Larose), ont été «peu pensés» jusqu'à maintenant, soutient-il; c'est à cette pensée que *la Petite Noirceur* oblige (p. 95) dans le cadre plus large de l'interprétation qu'offre l'auteur de la culture québécoise.

Les propos sur l'Amérique, loin de faire l'économie de la situation québécoise face à la puissance étasunienne, viennent au contraire s'y confronter. La spécificité du Québec, par exemple, est d'être «américain, économiquement faible et politiquement dépendant» (p. 137). De même, le débat linguistique dans «nos régions américaines» (p. 70) passe nécessairement par la réflexion sur les États-Unis : «La différence et la minorité intolérée en Amérique du Nord, c'est celle du peuple de langue française du Québec» (p. 71). Analysant *la Nouvelle Barre du jour*, Larose montre comment des modes culturelles radicalement

24. Cette distinction est rarement proposée par les prosateurs québécois, sinon allusivement. Voir Michel Beaulieu, [sans titre], *Liberté*, 90, 15 : 6, novembre-décembre 1973 («Roman des Amériques»), p. 210, et, sur le mode ironique, François Hébert, «Écrire l'Amérique en français : entre réalité et royaume», *Liberté*, 139, 24 : 1, janvier-février 1982, p. 93.

différentes (la contre-culture étasunienne, les écrivains français du groupe *Tel quel*, le féminisme) ont pu être fusionnées au Québec dans une modernité «bien de chez nous», car coupée de sa base philosophique. Ces trois exemples montrent que la part des choses est faite dans la *Petite Noirceur* entre ce qui relève d'une puissance économique et culturelle spécifique — l'«impérialisme culturel américain» (p. 70-71) —, et ce qui, plus profondément, constitue l'être de l'Amérique.

Car, pour Larose, les États-Unis et l'Amérique sont deux choses bien distinctes. Ainsi, il existe une «Amérique mondiale», dit l'essayiste, «car “l'Amérique” émane aujourd'hui de plusieurs pays et “américanise” les USA eux-mêmes» (p. 70). La même position est reprise dans un autre texte sous la forme interrogative:

est-ce que les USA ne s'américanisent pas eux-mêmes de plus en plus, dévoilant progressivement le sens de ce qu'on appelle l'Amérique? Les USA s'avancent ainsi à la découverte de l'Amérique. L'Amérique est le nom de ce qui les attend au bout du chemin dont ils réalisent historiquement l'avancée extrême, le nom du stade final de l'évolution pour le désastre américain, en même temps évidemment que le nom fondateur de cette trajectoire, le nom dont l'appel a programmé le tracé d'une telle erre. Pour comprendre ce que signifie l'américanisation du Québec (ou de l'Europe), il faudrait commencer par se demander: qu'appelle-t-on l'Amérique? (p. 31 n. 2)

Si la *Petite Noirceur* n'élabore pas de réponse à cette question, elle n'en offre pas moins quelques pistes d'interprétation<sup>25</sup>.

La proposition principale de l'ouvrage est que le passage rapide des Québécois de la grande noirceur duplessiste à la modernité culturelle<sup>26</sup> n'a pu se faire qu'au prix d'un nonaccès au Symbolique, d'un repli dans l'Imaginaire: le «faire semblant» leur a tenu lieu de «faire». Le sujet québécois est «clivé» et il n'arrive pas à se sortir d'une immaturité foncière, cette immaturité qui est aussi celle de la culture en Amérique du Nord et qui s'explique par une «substitution régressive du moi-idéal à l'idéal du moi» (p. 37). C'est bien sûr à la psychanalyse que Larose emprunte les catégories du *Symbolique* et de l'*Imaginaire*<sup>27</sup>,

25. Tout en faisant place à l'ironie, quand Larose fait déclarer à l'Écrit conversant avec l'Oral que «les États-Unis [...] usurpent en impérialistes le nom d'Amérique» (p. 103). Depuis la *Petite Noirceur*, l'essayiste est revenu sur toutes ces questions: voir «Le cheval du réel», *Québec Studies*, 9, automne 1989-hiver 1990, p. 39-47.

26. L'Amérique est indissolublement liée à la modernité, car, écrit Larose, les États-Unis sont «la forme historique extrême de la défection moderne» (p. 137). La question de la modernité se pose également chez Vadeboncoeur, mais sur le mode du rejet.

27. Le premier est le «registre du code articulé (reconnaître l'autre, s'écarter de soi, s'efforcer à un code commun)» (p. 69), et le second, le «registre des images, monde illusoire du Moi, lié aux identifications imaginaires et aux fantasmes» (p. 70). On retrouve ici l'opposition de l'autre et du même (p. 70). L'Amérique est le lieu du même: «il n'y a pas dans “l'Amérique” la ressource mentale pour concevoir l'autre



du *moi-idéal* et de l'*idéal du moi*<sup>28</sup>, concepts qui composent le noyau de sa pensée. Sa prose «post-référendaire» est donc ancrée, on peut le constater, bien plus profondément que dans l'histoire événementielle des dix dernières années. Ce qui donne forme à l'Amérique, ce n'est pas, comme chez Vadeboncœur, un vide spirituel, mais plutôt une façon de concevoir la culture. Cette réflexion traverse l'ensemble des essais, non pas seulement les textes où il est fait mention de l'Amérique : elle est constitutive du travail intellectuel de Larose. Un indépendantisme antinationaliste suppose un nouveau rapport au langage qui lui-même passe par une définition de l'Amérique québécoise et de sa situation devant le Symbolique et l'Imaginaire.

La conclusion de *la Petite Noirceur* est une lettre, adressée à une amie vivant à New York et à laquelle l'épistolier conseille de ne pas rentrer au Québec. Une fois de plus, c'est en réfléchissant à l'Amérique que s'écrit le sujet : «Maintenant que nous ne serons plus Québécois, j'aimerais mieux être Américain que Canadien» (p. 201-202), conclut en effet l'essayiste. Dans cette défense de la force de l'intelligence qu'est *la Petite Noirceur*, l'Amérique, qui n'occupe jamais la place centrale, est partout lisible, tantôt comme menace — et c'est alors celle de l'impérialisme étasunien — tantôt comme appel, voire comme modèle. Au sujet de la langue, Larose écrit par exemple :

nous ne sommes pas assez américains, malgré tout ce que nous disons. [...] Nous sommes dans le piège de toujours comparer la langue indigente que nous parlons à la forte langue de France, alors qu'il faut concevoir la gueule que pourrait avoir notre français s'il était vraiment d'Amérique, c'est-à-dire un peu moins inquiet de ne pas faire de peine aux autres, un peu plus bête et puissant. Le reste viendrait ensuite (p. 138).

Penser l'Amérique, c'est certes penser *contre* elle, mais c'est aussi, parfois, penser *comme* elle et choisir, parmi les «amériques incompatibles qui nous travaillent» (p. 140), «notre» Amérique (p. 139).

Déchirée entre plusieurs genres, subordonnée à une lecture dualiste du monde et indifférente à ce qui n'est pas des États-Unis dans l'Amérique, l'Amérique de Pierre Vadeboncœur est un être de fiction, d'une fiction qui ne se révèle pas telle. À l'opposé, l'Amérique de Jean Larose, parce que l'auteur la distingue d'une de ses actualisations, les

vraiment autre. [...] *Tous fondus dans le chacun pour soi*» (p. 70). À la limite, on pourrait se demander si le refus de l'*autre* qui caractérise les *Trois essais* n'est pas lui-même le signe d'une fixation au *même*, fixation tout américaine... Sur les États-Unis comme refus de l'altérité, on verra aussi François Ricard, «Le relais européen», dans *la Littérature contre elle-même*, Montréal, Boréal Express, coll. «Papiers collés», 1985, p. 187-191.

28. Le premier est la «volonté de puissance satisfaite à bon compte par l'idéalisation du sujet tel quel (oral) et par identification à ce soi-même idéalisé et doté de la puissance de la mère (le sol)» (p. 37); il rend «absolument impossible» la «production de la pensée» (p. 38). Le second est une «ambition d'atteindre à une réalisation de soi évaluée en fonction du principe (phallique) de réalité» (p. 37).

États-Unis d'Amérique, devient un *territoire idéal* — pour reprendre un adjectif qu'appréciait André Belleau — susceptible de lectures multiples, tant en amont de l'histoire (ce territoire donne sens à l'expérience québécoise) qu'en aval (il est ce vers quoi se dirige l'Occident)<sup>29</sup>. Il ne s'agit pas évidemment, en distinguant ces deux œuvres, d'en choisir une comme modèle au détriment de l'autre, mais de montrer que, dans l'essai, pas plus que dans les autres genres, il ne peut y avoir *une* Amérique. La reconnaissance de cette multiplicité des fictions idéelles de l'Amérique est fondamentale: sans elle, les Québécois sont condamnés à cette surdité qui menace le personnage de Bob dans le roman de Pierre Filion. Entendre l'Amérique, y entendre quelque chose, exige cette reconnaissance.

29. Réjean Beaudoin tient des propos semblables: «L'Amérique n'est pas un lieu, [...] une patrie, pas davantage, un pays, moins encore. [...] L'Amérique n'a jamais cessé d'être un projet et l'image de son devenir reste l'épreuve incessante de son recommencement. [...] En somme, l'Amérique est un modèle, une forme, un pont jeté sur l'universel à l'inextricable encoignure de la croix des temps» («Rapport Québec-Amérique», *Possibles*, 8: 4, été 1984 («L'Amérique inavouable»), p. 46).